

Alain Didier-Weill

Quartier Lacan

• **Patrick Delaroche** •

Rendons à César...

À l'occasion du centenaire de la naissance de Lacan, Alain Didier-Weill a eu l'heureuse idée de publier les témoignages de ses élèves les plus marquants, c'est-à-dire, il faut bien le dire, ceux qui ne sont pas restés avec lui jusqu'au bout de l'aventure et qui, avec un recul certain, pouvaient témoigner autant du rapport de l'œuvre avec son énonciateur que de son apport au corpus psychanalytique. Je sais bien que cette formulation pourra paraître une relativisation sacrilège pour qui pense que Lacan a refondé la psychanalyse mais c'est ce qui ressort de ce livre passionnant.

Sur l'homme Lacan, tout a été dit et redit : on retrouve le personnage fascinant, déroutant, surprenant que l'on a connu avec son génie mais aussi sa mesquinerie. On découvre des aspects moins connus, le caractère personnel, intime de sa passion pour le signifiant ou encore la visite qu'il fit au pape pour le convaincre de « l'intérêt crucial de son enseignement pour l'avenir de l'Église », voire son adoration pour le siècle de Louis XIV, laquelle ne manque pas d'évoquer l'étiquette qui régnait à l'École freudienne de Paris. La question qui se pose est bien entendu celle de savoir si ces confidences ont un quelconque intérêt pour comprendre l'œuvre. Moustapha Safouan rappelle à ce propos qu'on n'apprend rien sur l'homme qui a élaboré la théorie générale de la monnaie, Keynes, quand on sait qu'il a épousé une ballerine et ouvert un club à Cambridge où il ne buvait que du champagne (p. 98). Comment expliquer cependant le déluge de biographies qui s'est abattu sur Freud et le freudisme sinon par le fait que l'œuvre véhicule un mystère qu'elle tait soigneusement ? On aura un reflet de ce dévoilement en fin d'ouvrage. Sur le rapport à Freud, ou plutôt

comme le disait élégamment Gisèle Chaboudez¹, sur le *transfert* à Freud, les avis sont partagés. Alain Didier-Weill assimile le refoulé originaire de l'ombilic du rêve au nœud borroméen à l'origine « trou fondateur du manque humain ». Pour lui, Freud et Lacan, le premier avec l'IPA, le second avec l'École de la Cause, ont transmis leur message par « l'entremise du refoulement » (p. 20). Safouan témoigne de la *passion* de son retour à Freud : il a dénoué, selon lui, les contradictions freudiennes (celle du moi, à la fois imaginaire et fonction du réel, celle du transfert moteur et résistance). Il en a résolu les apories : comment parler d'une pulsion cannibale sans la théorie du signifiant (p. 92) ? Et il est vrai qu'avant Lacan certains disciples de Freud, comme Marie Bonaparte, développaient une psychanalyse « fondée sur l'instinct et la biologisation de la sexualité » proprement insupportable (D. Widlocher, p. 233).

Paradoxalement, la théorisation lacanienne montre dans cet ouvrage elle aussi ses limites, ou plus exactement les limites de ses avancées. Passe encore S. Leclair qui lit dans le travail de Lacan beaucoup d'« incohérences apparentes, de retournements », mais lui reconnaît « la persévérance dans ses signifiants », tout en refusant à son discours le qualificatif de « corpus » ou de « théorie² » (p. 38) ! Michèle Montrelay montre comment Lacan s'est servi avec bonheur de ses propres suggestions : « La femme, dit-elle, à la différence de l'homme, a du mal à se constituer un objet *a* » (p. 186). On se rappelle l'importance pour Lacan de son article sur la sexualité féminine lequel lui avait pourtant valu dans un premier temps les remontrances d'un baron du lacanisme. Questionné sans relâche par Alain Didier-Weill sur la notion de *père réel*, René Bailly a du mal à dépasser la notion de fonction éminemment symbolique (puisque c'est une métaphore langagière), attachée structurellement au discours de la mère. Ces limites de la théorie apparaissent pleinement avec le témoignage de Claude Dumézil sur la *passé* : le discours des passants est souvent *inouï*, « tellement éloigné de toutes les belles constructions théoriques » ! C'est qu'on ne rencontre que très peu le symbolique dans la *passé*. Les membres du jury s'attendaient à « mesurer ce qu'une formule comme "le signifiant représente le sujet pour un autre signifiant" peut avoir de poids et de validité clinique ». En revanche, ajoute Dumézil, « ce que les passants livrent dans la *passé*, ce sont des pans entiers de non-analysé, de ce qui s'est passé à côté de l'analyse ». Et il conclut : « La *passé*,

1. Aux dernières journées d'Espace analytique sur l'*Art de la cure*.

2. Ce que fait lui-même Lacan : « Ce que j'énonce – qui supporte mal le terme de théorie » (lettre à M. Mannoni, p. 177 de l'ouvrage).

dans certains cas de manière presque volcanique, fait surgir cette lave du réel, que l'analyse ne fait souvent qu'effleurer. »

La transmission de la psychanalyse ne peut se faire sans l'institution et l'institution ne peut exister sans les effets de groupe analysés par Freud. Certes, on peut avec A. Didier-Weill assimiler ce qu'il appelle les trois scissions (le départ de la SPP, la fondation de l'École freudienne, la dissolution) aux trois temps logiques inventés par Lacan : l'instant de voir, le temps pour comprendre, le moment de conclure. Mais on ne peut nier que les mêmes effets de groupes dénoncés chez les orthodoxes se soient réalisés chez les lacaniens, comme si les uns et les autres n'étaient pas faits de la même pâte ! Ainsi Freud écrivait déjà à Ferenczi que les analystes étaient amenés à transformer les conseils techniques qu'il leur avait laissés en prescription impérative (A. Didier-Weill, p. 16) ! Or Lacan croyait qu'il « pouvait changer le groupe » (Clavreul, p. 27) et M. Safouan avait déjà écrit ailleurs que Lacan pensait que le leader qu'il était avait le pouvoir de modifier le rapport des individus entre eux. Or ce qu'on observe dans le récit des diverses scissions ou de son excommunication par l'IPA, c'est *un rapport hypnotique au maître*, rapport d'une force et d'une solidité incroyables. On était dans un *cocon*, confesse Simatos. « Tu as raison, les critiques que tu portes, je les porte aussi », disent les camarades de D. Widlocher mais en ajoutant aussitôt : « On ne peut pas lui faire ça, c'est celui qui nous nourrit intellectuellement ; si on lui fait ça, on va le tuer. » Aussi bien l'indépendance de certains frappe par sa franchise encore impensable aujourd'hui. C'est ainsi que Maud Mannoni lui écrit en 1970 : « Vous êtes trop vieux pour changer mais les autres sont plus vieux que vous. Pour Vincennes on se rendra compte des choses quand il sera trop tard. Je peux vous dire ce qu'il faudrait pour rendre l'École vivante, mais c'est avec vous-même que vous vous trouvez en difficulté, car vous ne voulez pas qu'on y touche. Alors qu'on n'y touche pas et l'École, ses analystes, son enseignement sont en passe de devenir le musée Grévin » (p. 178).

Le mot de la fin revient, me semble-t-il, à D. Widlocher parce qu'il tente de relier pratique et théorie chez Lacan. Il interprète en effet le fait que Lacan ne délivrait pas dans la cure d'interprétation *ad hominem*, mais la reprenait dans le séminaire comme une vérité générale, et le relie à sa lecture approfondie du maître : « J'ai bien compris, dit-il, que Lacan entendait maintenir au fond cette expérience négative de la situation analytique ; il fallait que de cette négativité sorte une créativité, mais à un niveau sublimé et après l'analyse. » Et, plus loin : « Il ne fallait pas que quoi que ce soit en fin de compte soit thérapeutiquement actif dans la séance. Tout devait rester dans un manque, et c'est de ce manque que surgirait quelque chose. Je dirais qu'il y avait chez Lacan une conception que je qualifierais de quelque peu mystique de l'analyse. »